

Le Temps

I. Le Temps. 1912-09-03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

depuis quinze jours seulement, et s'exprime son nom en ces termes :

Les affaires ? Elles sont déjà commencées. Je parle de M. Malan et j'en ai le droit puisqu'il appartient à l'histoire. Qu'est-ce donc que sa mission au Yunnan? Ces négociations, ces marchandises avec des mercantiles restent singulières; ce n'est pas le rôle d'un secrétaire général de l'Indochine.

Mais il y a mieux. M. de Montpezzat attaque sans plus tarder le nouveau secrétaire général, M. Van Vollenhoven, qui venait à peine d'être nommé et n'était pas encore arrivé en Indochine, et cela dans les termes les plus blessants. M. Van Vollenhoven est, dit-il, un « nouveau larron » qui, de son nom, est étranger. En tout cas, il démontre qu'il a très bien de quoi que le nouveau secrétaire général a fait son service militaire comme tout le monde. Il a d'ailleurs appris que M. Van Vollenhoven fut mêlé aux négociations franco-allemandes de 1911 et voici ce qu'il en connaît :

On sait la part que les intérêts financiers ont prise dans ces humiliants marchandises. Van Vollenhoven, comme tant d'autres personnes suspectes, figure dans les négociations.

Quel fut exactement l'attitude qui lui fut imposée?

On n'a rien jamais rien exactement. D'autre part, quelles sont les portes de la valise diplomatique qui contiennent les concessions de la France, l'abandon honnête d'une de nos colonies, l'acte de soumission devant les menaces des révoltes ?

Voilà sa gloire : elle lui est profitable. Vien-là pour négocier encore ? Est-il le comis de la finance cosmopolite pour une nouvelle défaction, pour un nouvel abandon d'une terre française ?

M. de Montpezzat est en Indochine un homme estimé. Ses procédures de politiques permettent de juger l'état d'esprit de certains colons qui fréquentent avantageusement l'opposition évidemment envers les indigènes et de prohibiter administrativement.

VARIÉTÉS

Autour de Strasbourg assiégié⁽¹⁾

Pourquoi toujours revenir sur un sujet si douloureux, pourquoi cette fatale année 1870 inspire-t-elle encore toute une littérature qui ne paraît pas sur le point de s'épuiser ? C'est qu'il y a pour nous une série de leçons que nous ne saurons trop méditer. Chaque détail nouveau que nous découvrons révèle l'antihuileuse, méthodique et dure, allant impitoyablement jusqu'au bout de ses dessous. L'autre douée d'éléments charmants, aimable et brave, mais aussi capable de légèreté qui d'héroïsme. La déclaration de guerre, préparée et voulue par d'autres, mais faite par nous, est la démonstration la plus claire d'une des infirmières du tempérament gaulois. C'est nous qui déclarons la guerre et nous n'avons même pas la peine de mettre en état les deux fortifications qui gardent la frontière. A Metz, rien n'est fini ; à Strasbourg, rien n'est commencé.

I

Les avertissements ne nous manquent cependant pas. Le colonel Stoffel et Mme de Pourtales nous ont prévenus du danger général. D'après du danger particulier. Le commandant de la 6^e division militaire a indiqué les points faibles de la défense et proposé les remèdes. On n'a écouteé ni les uns ni les autres. Dès le premier jour la capitale de l'Alsace, que ne protège aucun ouvrage extérieur, est exposée à la menace d'un bombardement. A cet égard, la théorie germanique est d'une simplicité effrayante. L'Allemagne considère Strasbourg comme une ville allemande, les Alsaciens comme des enfants momentanément séparés de la mère patrie; elle leur offre de l'arsenal de projectiles. Au moment de l'affaire du Luxembourg, les industriels alsaciens ont eu beau protester contre toute idée de guerre, les étudiants envoyés à leurs camarades d'outre-Rhin le manifestent le plus pacifique, l'Allemagne y répondait en 1870 par la sommation de se séparer de la France.

Précisons bien la situation morale des deux parties en cause. Chez les Alsaciens, aucun pense belliqueuse, aucun sentiment de haine contre les Allemands, le désir ardent de la paix; mais en même temps la ferme volonté de rester attachés à un pays tel que le notre, dont on parle depuis deux siècles les destinées et dont on admire la glorieuse civilisation. Cet amour que la France a su inspirer à ses sujets de la frontière allemande, les Alsaciens comme des enfants momentanément séparés de la mère patrie; elle leur offre de l'arsenal de projectiles. Au moment de l'affaire du Luxembourg, les industriels alsaciens ont eu beau protester contre toute idée de guerre, les étudiants envoyés à leurs camarades d'outre-Rhin le manifestent le plus pacifique, l'Allemagne y répondait en 1870 par la sommation de se séparer de la France.

(1) Par le docteur Goldschmidt, un vol. in-8, Strasbourg, Treitsch et Wurtz, 1912.

FEUILLETON DU Temps

DU 3 SEPTEMBRE 1912

LA MUSIQUE

MA VIE, par Richard Wagner

AMIS ET ENNEMIS PARISIENS DE WAGNER

Le dernier volume de *Ma vie* contient des renseignements nombreux sur les séjours que Wagner fit à Paris de 1850 à 1861. Malheureusement, sur le grand événement qui fut la cause du plus long de ces séjours, sur l'affaire du *Tannhäuser*, en 1861, Wagner ne nous apprend ici rien de nouveau : tout ce qu'il nous dit, nous le savions déjà, soit par sa propre correspondance, soit par les recits de divers témoins. Il est plus curieux de rechercher, au cours de ces Mémoires, quelles furent les amis et les ennemis que Wagner rencontra chez nous, de quelles sympathies et de quelles hostilités il se sentit entouré, et aussi ce qui lui plut et ce qui lui déplut dans la vie musicale de Paris.

Le principal des ses ennemis, son ennemi mortel, son ennemi type, c'est Meyerbeer. Cette inimitié est si ingénument perfide, si constante, si acharnée, qu'on ne peut se défendre d'y trouver quelque exagération, de penser que Wagner a vu et nous a conté les choses avec une imagination excessivement romanesque. C'est trop beau pour être tout à fait vrai. Il ne rencontre pas un obstacle, il ne subit pas un échec sans l'attribuer à la malveillance assidue de Meyerbeer ; il voit le nom de Meyerbeer dans tous les événements fâcheux de son existence, comme dans toutes les péripéties du *Juif Errant* ou voilà la main des juives. Cette conception rocambolesque des difficultés d'une carrière d'artiste étonne le lecteur : on a beau savoir que Meyerbeer était inquiet, jaloux, qu'il mettait toutes sortes de moyens au service de ses ambitions, qu'il administrait son succès et sa gloire en hommes d'affaires et en politique, on est un peu surpris qu'il ait pu apporter tant de zèle et d'obstination à nuire à un musicien dont la réalité n'était point directement dangereuse pour lui. Mais il faut laisser la parole à Wagner. C'est à l'occasion de la publication, en 1860, du *Judaïsme dans la musique et d'Opéra et drame* que Wagner représente pour la première fois l'auteur de *Robert le Diable* comme son mauvais génie. « A partir de ce moment, dit-il, l'anomie déchainée contre moi prit le caractère de perfidie et de calomnie qu'on reconnaissait le grand expert en ces

matières, M. Meyerbeer. C'est lui qui, jusqu'à sa fin heureuse, dirigea la campagne d'une main ferme et sûre. » Les premiers incidents de cette « campagne » sont assez inoffensifs. Pendant un séjour à Londres, Wagner, rendant visite à un ami, rencontra à l'improviste Meyerbeer. « En m'apercevant, Meyerbeer fut comme atteint de paralysie, ce qui me mit de mon côté dans un tel embarras que je fus incapable de lui adresser un mot. » Vers la même époque, il s'entretenait une jour avec Berlioz, qui se trouvait aussi en Angleterre. « Berlioz me raconta bien des détails amusants sur Meyerbeer, et sur l'impossibilité d'échapper à ses flatteries lorsqu'il voulait obtenir un article élogieux. Avant la première de son *Prophète*, Meyerbeer avait donné l'habileté « dîner de la veille », et alors Berlioz s'excusa de ne pouvoir y assister, l'autre lui en avait fait d'amicaux reproches en le priant de racheter le chagrin qu'il lui causait pas un très joli article à son opéra. » Les paroles de M. Painlevé sont celles-ci : « Je crois que personne n'aurait donné l'ordre de se servir des gargaroses de ces poudres pour faire des tirs d'exorcise. » C'est d'ailleurs ainsi que la presse locale les a reproduites.

MARINE

Une interview de M. Painlevé

Une phrase de l'interview de M. Painlevé que le *Temps* a publiée avant-hier a été transmise incomplètement : « Celles (les poudres), débarquées par la troisième escadre, sont à terre; elles pourraient être rembarquées en cas de nécessité, mais je crois que personne n'osera donner cet ordre. » Les parades de M. Painlevé sont celles-ci : « Mais je crois que personne n'aurait donné l'ordre de se servir des gargaroses de ces poudres pour faire des tirs d'exorcise. » C'est d'ailleurs ainsi que la presse locale les a reproduites.

A. MÉZIÈRES.

FEUILLETON DU Temps

DU 3 SEPTEMBRE 1912

LA MUSIQUE

AMIS ET ENNEMIS PARISIENS DE WAGNER

Le dernier volume de *Ma vie* contient des renseignements nombreux sur les séjours que Wagner fit à Paris de 1850 à 1861. Malheureusement, sur le grand événement qui fut la cause du plus long de ces séjours, sur l'affaire du *Tannhäuser*, en 1861, Wagner ne nous apprend ici rien de nouveau : tout ce qu'il nous dit, nous le savions déjà, soit par sa propre correspondance, soit par les recits de divers témoins. Il est plus curieux de rechercher, au cours de ces Mémoires, quelles furent les amis et les ennemis que Wagner rencontra chez nous, de quelles sympathies et de quelles hostilités il se sentit entouré, et aussi ce qui lui plut et ce qui lui déplut dans la vie musicale de Paris.

Le principal des ses ennemis, son ennemi mortel, son ennemi type, c'est Meyerbeer. Cette inimitié est si ingénument perfide, si constante, si acharnée, qu'on ne peut se défendre d'y trouver quelque exagération, de penser que Wagner a vu et nous a conté les choses avec une imagination excessivement romanesque. C'est trop beau pour être tout à fait vrai. Il ne rencontre pas un obstacle, il ne subit pas un échec sans l'attribuer à la malveillance assidue de Meyerbeer ; il voit le nom de Meyerbeer dans tous les événements fâcheux de son existence, comme dans toutes les péripéties du *Juif Errant* ou voilà la main des juives. Cette conception rocambolesque des difficultés d'une carrière d'artiste étonne le lecteur : on a beau savoir que Meyerbeer était inquiet, jaloux, qu'il mettait toutes sortes de moyens au service de ses ambitions, qu'il administrait son succès et sa gloire en hommes d'affaires et en politique, on est un peu surpris qu'il ait pu apporter tant de zèle et d'obstination à nuire à un musicien dont la réalité n'était point directement dangereuse pour lui. Mais il faut laisser la parole à Wagner. C'est à l'occasion de la publication, en 1860, du *Judaïsme dans la musique et d'Opéra et drame* que Wagner représente pour la première fois l'auteur de *Robert le Diable* comme son mauvais génie. « A partir de ce moment, dit-il, l'anomie déchainée contre moi prit le caractère de perfidie et de calomnie qu'on reconnaissait le grand expert en ces

matières, M. Meyerbeer. C'est lui qui, jusqu'à sa fin heureuse, dirigea la campagne d'une main ferme et sûre. » Les premiers incidents de cette « campagne » sont assez inoffensifs. Pendant un séjour à Londres, Wagner, rendant visite à un ami, rencontra à l'improviste Meyerbeer. « En m'apercevant, Meyerbeer fut comme atteint de paralysie, ce qui me mit de mon côté dans un tel embarras que je fus incapable de lui adresser un mot. » Vers la même époque, il s'entretenait une jour avec Berlioz, qui se trouvait aussi en Angleterre. « Berlioz me raconta bien des détails amusants sur Meyerbeer, et sur l'impossibilité d'échapper à ses flatteries lorsqu'il voulait obtenir un article élogieux. Avant la première de son *Prophète*, Meyerbeer avait donné l'habileté « dîner de la veille », et alors Berlioz s'excusa de ne pouvoir y assister, l'autre lui en avait fait d'amicaux reproches en le priant de racheter le chagrin qu'il lui causait pas un très joli article à son opéra. » Les parades de M. Painlevé sont celles-ci : « Mais je crois que personne n'aurait donné l'ordre de se servir des gargaroses de ces poudres pour faire des tirs d'exorcise. » C'est d'ailleurs ainsi que la presse locale les a reproduites.

A. MÉZIÈRES.

FEUILLETON DU Temps

DU 3 SEPTEMBRE 1912

LA MUSIQUE

AMIS ET ENNEMIS PARISIENS DE WAGNER

Le dernier volume de *Ma vie* contient des renseignements nombreux sur les séjours que Wagner fit à Paris de 1850 à 1861. Malheureusement, sur le grand événement qui fut la cause du plus long de ces séjours, sur l'affaire du *Tannhäuser*, en 1861, Wagner ne nous apprend ici rien de nouveau : tout ce qu'il nous dit, nous le savions déjà, soit par sa propre correspondance, soit par les recits de divers témoins. Il est plus curieux de rechercher, au cours de ces Mémoires, quelles furent les amis et les ennemis que Wagner rencontra chez nous, de quelles sympathies et de quelles hostilités il se sentit entouré, et aussi ce qui lui plut et ce qui lui déplut dans la vie musicale de Paris.

Le principal des ses ennemis, son ennemi mortel, son ennemi type, c'est Meyerbeer. Cette inimitié est si ingénument perfide, si constante, si acharnée, qu'on ne peut se défendre d'y trouver quelque exagération, de penser que Wagner a vu et nous a conté les choses avec une imagination excessivement romanesque. C'est trop beau pour être tout à fait vrai. Il ne rencontre pas un obstacle, il ne subit pas un échec sans l'attribuer à la malveillance assidue de Meyerbeer ; il voit le nom de Meyerbeer dans tous les événements fâcheux de son existence, comme dans toutes les péripéties du *Juif Errant* ou voilà la main des juives. Cette conception rocambolesque des difficultés d'une carrière d'artiste étonne le lecteur : on a beau savoir que Meyerbeer était inquiet, jaloux, qu'il mettait toutes sortes de moyens au service de ses ambitions, qu'il administrait son succès et sa gloire en hommes d'affaires et en politique, on est un peu surpris qu'il ait pu apporter tant de zèle et d'obstination à nuire à un musicien dont la réalité n'était point directement dangereuse pour lui. Mais il faut laisser la parole à Wagner. C'est à l'occasion de la publication, en 1860, du *Judaïsme dans la musique et d'Opéra et drame* que Wagner représente pour la première fois l'auteur de *Robert le Diable* comme son mauvais génie. « A partir de ce moment, dit-il, l'anomie déchainée contre moi prit le caractère de perfidie et de calomnie qu'on reconnaissait le grand expert en ces

matières, M. Meyerbeer. C'est lui qui, jusqu'à sa fin heureuse, dirigea la campagne d'une main ferme et sûre. » Les premiers incidents de cette « campagne » sont assez inoffensifs. Pendant un séjour à Londres, Wagner, rendant visite à un ami, rencontra à l'improviste Meyerbeer. « En m'apercevant, Meyerbeer fut comme atteint de paralysie, ce qui me mit de mon côté dans un tel embarras que je fus incapable de lui adresser un mot. » Vers la même époque, il s'entretenait une jour avec Berlioz, qui se trouvait aussi en Angleterre. « Berlioz me raconta bien des détails amusants sur Meyerbeer, et sur l'impossibilité d'échapper à ses flatteries lorsqu'il voulait obtenir un article élogieux. Avant la première de son *Prophète*, Meyerbeer avait donné l'habileté « dîner de la veille », et alors Berlioz s'excusa de ne pouvoir y assister, l'autre lui en avait fait d'amicaux reproches en le priant de racheter le chagrin qu'il lui causait pas un très joli article à son opéra. » Les parades de M. Painlevé sont celles-ci : « Mais je crois que personne n'aurait donné l'ordre de se servir des gargaroses de ces poudres pour faire des tirs d'exorcise. » C'est d'ailleurs ainsi que la presse locale les a reproduites.

A. MÉZIÈRES.

FEUILLETON DU Temps

DU 3 SEPTEMBRE 1912

LA MUSIQUE

AMIS ET ENNEMIS PARISIENS DE WAGNER

Le dernier volume de *Ma vie* contient des renseignements nombreux sur les séjours que Wagner fit à Paris de 1850 à 1861. Malheureusement, sur le grand événement qui fut la cause du plus long de ces séjours, sur l'affaire du *Tannhäuser*, en 1861, Wagner ne nous apprend ici rien de nouveau : tout ce qu'il nous dit, nous le savions déjà, soit par sa propre correspondance, soit par les recits de divers témoins. Il est plus curieux de rechercher, au cours de ces Mémoires, quelles furent les amis et les ennemis que Wagner rencontra chez nous, de quelles sympathies et de quelles hostilités il se sentit entouré, et aussi ce qui lui plut et ce qui lui déplut dans la vie musicale de Paris.

Le principal des ses ennemis, son ennemi mortel, son ennemi type, c'est Meyerbeer. Cette inimitié est si ingénument perfide, si constante, si acharnée, qu'on ne peut se défendre d'y trouver quelque exagération, de penser que Wagner a vu et nous a conté les choses avec une imagination excessivement romanesque. C'est trop beau pour être tout à fait vrai. Il ne rencontre pas un obstacle, il ne subit pas un échec sans l'attribuer à la malveillance assidue de Meyerbeer ; il voit le nom de Meyerbeer dans tous les événements fâcheux de son existence, comme dans toutes les péripéties du *Juif Errant* ou voilà la main des juives. Cette conception rocambolesque des difficultés d'une carrière d'artiste étonne le lecteur : on a beau savoir que Meyerbeer était inquiet, jaloux, qu'il mettait toutes sortes de moyens au service de ses ambitions, qu'il administrait son succès et sa gloire en hommes d'affaires et en politique, on est un peu surpris qu'il ait pu apporter tant de zèle et d'obstination à nuire à un musicien dont la réalité n'était point directement dangereuse pour lui. Mais il faut laisser la parole à Wagner. C'est à l'occasion de la publication, en 1860, du *Judaïsme dans la musique et d'Opéra et drame* que Wagner représente pour la première fois l'auteur de *Robert le Diable* comme son mauvais génie. « A partir de ce moment, dit-il, l'anomie déchainée contre moi prit le caractère de perfidie et de calomnie qu'on reconnaissait le grand expert en ces

matières, M. Meyerbeer. C'est lui qui, jusqu'à sa fin heureuse, dirigea la campagne d'une main ferme et sûre. » Les premiers incidents de cette « campagne » sont assez inoffensifs. Pendant un séjour à Londres, Wagner, rendant visite à un ami, rencontra à l'improviste Meyerbeer. « En m'apercevant, Meyerbeer fut comme atteint de paralysie, ce qui me mit de mon côté dans un tel embarras que je fus incapable de lui adresser un mot. » Vers la même époque, il s'entretenait une jour avec Berlioz, qui se trouvait aussi en Angleterre. « Berlioz me raconta bien des détails amusants sur Meyerbeer, et sur l'impossibilité d'échapper à ses flatteries lorsqu'il voulait obtenir un article élogieux. Avant la première de son *Prophète*, Meyerbeer avait donné l'habileté « dîner de la veille », et alors Berlioz s'excusa de ne pouvoir y assister, l'autre lui en avait fait d'amicaux reproches en le priant de racheter le chagrin qu'il lui causait pas un très joli article à son opéra. » Les parades de M. Painlevé sont celles-ci : « Mais je crois que personne n'aurait donné l'ordre de se servir des gargaroses de ces poudres pour faire des tirs d'exorcise. » C'est d'ailleurs ainsi que la presse locale les a reproduites.

A. MÉZIÈRES.

FEUILLETON DU Temps

DU 3 SEPTEMBRE 1912

LA MUSIQUE

AMIS ET ENNEMIS PARISIENS DE WAGNER

Le dernier volume de *Ma vie* contient des renseignements nombreux sur les séjours que Wagner fit à Paris de 1850 à 1861. Malheureusement, sur le grand événement qui fut la cause du plus long de ces séjours, sur l'affaire du *Tannhäuser*, en 1861, Wagner ne nous apprend ici rien de nouveau : tout ce qu'il nous dit, nous le savions déjà, soit par sa propre correspondance, soit par les recits de divers témoins. Il est plus curieux de rechercher, au cours de ces Mémoires, quelles furent les amis et les ennemis que Wagner rencontra chez nous, de quelles sympathies et de quel